

Home sweet home

Lundi, sept heures du matin. Depuis une heure, les déménageurs se démènent dans le séjour avec les caisses en ronchonnant parce que j'ai égaré la bouilloire (qui doit être dans un des cartons qu'ils ont déjà rangés dans le camion, mais, comme j'ai également égaré la liste, je ne sais plus de quel carton il s'agit).

Je suis assise dans la cuisine pour terminer la nouvelle couverture de Jack en essayant de me calmer, mais, contrairement à l'accoutumée, même le rythme familial du tricot ne suffit pas.

Si la mort, le divorce et le déménagement sont effectivement les trois traumatismes majeurs qui menacent l'être humain (je ne parle pas des traumatismes qui vous menacent si vous enlevez vos vêtements), c'est un sacré miracle que je sois encore debout.

Quoique, tout bien réfléchi, j'aie une sorte de spasme étrange dans le dos qui fait que je me traîne lamentablement. Je ne suis donc pas vraiment debout.

J'ai plutôt l'allure du bossu de Notre-Dame, comme me l'a gentiment fait remarquer Archie hier. J'ai l'impression que la journée va être très longue...

— Les lamas ne font pas ça, idiot. Voilà ce qu'ils font.

Archie fait un bruit de crachat. Des lamas ? Comment en sont-ils arrivés aux lamas ? Bon sang ! J'ai dû dériver un moment pendant qu'ils prenaient leur petit-déjeuner et me voici devant une grosse bagarre sur le point d'éclater.

— Si. On l'a vu en sciences, mais tu ne peux pas le savoir parce que tu n'es qu'en CP. Le cours des bébés.

Jack grimace. Comme il a six ans et demi, et Archie, seulement cinq ans et trois quarts, il aime par-dessus tout rappeler à Archie que c'est lui le bébé et qu'il le restera *toute sa vie*.

Archie, lui, est déjà furieux parce que Jack a fini les Weetabix et qu'il a dû adopter la tactique « Je ne mange jamais les restes », alors, il plisse les yeux et fixe Jack :

— Ce n'est pas le cours des bébés, idiot, et, à la télé, ils ont dit que les lamas pouvaient te cracher sur la tête, même s'ils sont très loin de toi.

Génial, je sais exactement ce qui va se passer maintenant. Dans une fidèle et superbe imitation du lama, Archie crache en direction de Jack qui pousse le hurlement de rigueur et crache à son tour.

Dans une seconde, ils vont se bourrer de coups de poing alors que Jack a déjà un énorme bleu sur le front qui date de la semaine dernière, chez Tesco, lorsqu'il est tombé sur le mauvais côté d'un grand flacon d'adoucissant pour le linge.

— Arrêtez ça ! Tous les deux ! Tout de suite ! dis-je.

Ils m'ignorent royalement et se mettent à se taper dessus. Je suppose que c'est le bon moment pour sortir la *Petite Liste maternelle de menaces appropriées*.

— Celui qui pousse son frère sera privé de télé. Pas une seule émission. Mais il y aura des dessins animés pour le plus intelligent des deux.

Il y a un instant de grâce tandis qu'ils considèrent la proposition. Si j'ajoute une pincée de compétition, je peux avoir une chance.

— Je me demande qui sera habillé le premier aujourd'hui. Je pense que ce sera moi.

Tandis que je me dirige vers la porte de la cuisine, je me sens repoussée par une véritable horde de petits garçons qui se précipitent dans l'escalier : chez nous, pratiquement tout relève de la compétition.

Cela me paraît particulièrement affligeant quand on sait combien d'heures j'ai passées à lire des manuels sur la manière de gérer la rivalité entre frères et à faire tout ce qu'il faut.

Du genre : gérer la naissance de l'enfant usurpateur comme un cadeau spécial pour celui qui était initialement le prince, ou bien absolument couvrir de louanges l'aîné qui réussit le miracle de passer plus de dix secondes en compagnie du petit geignard sans le piquer avec quelque chose de très pointu.

D'autant que c'était surtout moi qui m'occupais de mettre les conseils de ces livres en application, parce que Nick prétendait que je devais arrêter de m'en faire et que tout cela n'était que des conneries, son argument étayé sur le fait qu'il avait autrefois cassé le bras de son frère en le poussant d'un arbre, et que « c'est comme ça que sont les garçons » et qu'« on finit toujours par en rire ». Ce qui n'est pas vraiment

vrai si j'en crois la manière dont James a pincé les lèvres lorsque j'ai évoqué ce charmant souvenir l'an dernier à Noël.

Il m'arrive d'avoir l'impression que je suis *ad vitam æternam* cantonnée dans un rôle de gardien de la paix, que je suis le chien dans le jeu de quilles et que je défends bec et ongles le *peace and love* avec la frénésie d'une vieille hippie, sauf dans les moments de tendresse, lorsque j'imagine pendant quelques secondes comment ils seront, peut-être, lorsqu'ils auront vingt ans et qu'ils auront cessé de se taper dessus. Non, mais... Suis-je faite pour supporter un tel niveau de stress avant le petit-déj' ?

George, le déménageur en chef, entre dans la cuisine et jette un regard soupçonneux sur ma tasse de thé.

— Vous avez retrouvé la bouilloire, ma petite dame ?

— Pas du tout. J'ai déniché une casserole, mais je ne trouve toujours pas les tasses. Je pourrais laver celle-ci, et nous boirions tour à tour, si vous voulez ?

J'ai la vision soudaine d'une équipe de relais de déménageurs qui fait la queue pour boire dans la tasse. Je sens que je vais être aussi nulle en déménagement que je l'ai été à emballer les cartons.

Pendant des semaines, j'ai vécu dans le chaos, à chercher sans fin des objets qui avaient sombré dans les caisses en plastique et à essayer de garder joie et bonne humeur pour que les garçons ne soient pas trop perturbés.

Je devrais peut-être me faufiler dehors pour aller chercher du thé au bout de la rue, que ce soit à cause du regard profondément blessé que me lance George ou parce que les garçons profitent de la crise du thé

pour recommencer à se bousculer. Le cauchemar continue !

— Je monte m'occuper des garçons, puis je trouverai une solution, d'accord ?

George hoche la tête.

— C'est vous qui voyez, ma petite dame, mais nous ne pouvons pas nous passer de thé. Sans ça, on va pas pouvoir continuer, affirme-t-il.

Je me dirige résolument vers l'escalier lorsque la sonnette retentit. Avec ma chance, je vais sans doute tomber sur deux VRP égarés qui vont me proposer l'affaire du siècle, genre : « Comme on passait dans le quartier, on se demandait combien de fenêtres vous vouliez changer sans déboursier un seul centime. »

Mais non, c'est Ellen : la cavalerie est là, enfin !

— Bonjour, ma chérie. Je suis venue te souhaiter un bon déménagement. Tout est organisé ?

Elle me serre dans ses bras.

— En quelque sorte. Voici George. George, voici ma meilleure amie, Ellen Malone.

« Voici ma meilleure amie... » On croirait entendre une gosse de dix ans. Dans cinq minutes, si je continue, on va mettre des serre-têtes de la même couleur.

George reste immobile, la bouche légèrement ouverte : Ellen n'est pas seulement particulièrement époustouflante dans son jean slim noir, son minuscule t-shirt rose et ses sandales dorées qui doivent être des Prada ou quelque chose de tout aussi cher, mais elle est également la présentatrice des news de la chaîne d'informations préférée des Britanniques. Ce qui signifie qu'elle entre dans votre salon à l'heure de pointe pratiquement tous les soirs. Et en plus, ce matin, elle arbore son *sourire sensationnel*.

— Salut, George, ravie de vous rencontrer.

Il bredouille un truc sans pouvoir s'arracher du sol, une réaction qui se produit si souvent qu'Ellen ne le remarque plus, pas plus qu'elle ne remarque les gens qui la suivent au supermarché et scrutent son caddie ou se glissent derrière elle dans la rue en souriant et en agitant la main au cas où toute une équipe de cameramen se cacherait dans le coin.

— Mets la bouilloire en route, ma chérie, je rêve d'une tasse de café.

— Désolée, elle a disparu.

— Comme abracadabra Cyprien le magicien ? Tu es vraiment douée, tu sais !

— Non, espèce de sotte, disparue comme emballée dans un carton que je ne retrouve pas et, comme j'ai perdu ma liste... Pour ne rien arranger, il ne reste qu'une seule tasse.

Ellen m'adresse un de ses regards « Tu es complètement idiot ou tu fais semblant » qu'elle réserve généralement aux politiciens qui se lancent dans des discours oiseux au lieu de répondre aux questions qu'elle leur pose. Toujours immobile, la mâchoire pendante, George a l'air de trouver stupéfiant que je traite de sotte la star des présentatrices du pays.

— Bon, essayons de trouver une solution, d'accord ? Je sais ! George, accepteriez-vous d'aller jusqu'au bout de la rue pour nous chercher du café ? Vous seriez adorable ! Croyez que je ne vous le demanderais pas si je n'étais pas totalement en manque !

Elle lui fait un autre *sourire sensationnel* en lui tendant un billet de vingt, et il répond par une sorte de halètement. Génial. Dans une minute, il va lui demander un autographe.

— Voulez-vous... ? Je veux dire, prenez-vous... ?

Rouge comme une écrevisse, les poings serrés, il peine visiblement à prononcer quelques mots.

— Prenez-vous du sucre ? Je veux dire, je peux aller jusque chez Sainsbury's si nécessaire. Je connais une entrée latérale, et ça ne me prendrait pas plus de temps, et il y a un Starbucks dans la galerie marchande. Ça ne me dérange pas. Pas du tout. Et il y a plus de choix chez Starbucks. Ma femme aime bien ces trucs frappés. Je pourrais en prendre un pour vous si vous préférez.

À présent, il jacasse. Je vais vous dire une chose : si vous n'empêchez pas les gens de se mettre à jacasser, il faut ensuite des siècles avant qu'ils ne s'arrêtent.

Une fois, on s'est retrouvées pendant au moins une demi-heure dans un bar à pâtes avec une bonne femme qui nous a raconté (avec tous les détails les plus imagés) l'opération du genou de son père pendant qu'Ellen tournait une émission sur « l'état de santé de la nation ».

Et, pour finir, j'ai dû avoir recours à notre code d'urgence « vire-moi cette folle de là » et envoyer subrepticement un texto à Ellen pour que mon amie puisse prétendre qu'elle avait un problème urgent à régler et qu'il lui fallait retourner aussitôt aux studios. Un bruit assourdissant, et mon radar maternel, qui perçoit tout à travers les murs les plus épais, détecte que mes adorables garçons sont en train de sauter sur mon lit et que l'un d'entre eux vient de se crasher en bousillant la piste d'atterrissage.

— Je crois qu'il vaut mieux que je monte avant qu'ils ne démolissent quelque chose.

— Je monte avec toi, d'accord, ma chérie ? Bon, si vous êtes sûr que ça ne vous dérange pas,

George, faites à votre idée. Si vous allez jusque chez Starbucks, j'adorerais un cappuccino light extra-noir et muffin à la banane. Jo ? Un caramel *macchiato*, comme d'habitude ?

— Volontiers.

— Tant que vous y êtes, prenez quelques muffins pour vous, George, ou ce que vous voulez. Grand, grand merci. Vous êtes un ange !

Si elle l'embrasse en prime – et Ellen aime embrasser les gens, y compris de parfaits inconnus –, je pense que George risque d'avoir une crise cardiaque. Heureusement, elle opte pour un énorme sourire, et George vire au rouge encore plus foncé. J'espère vraiment qu'il ne va pas avoir une attaque, parce que, pour être franche, je préférerais éviter que le patron des déménageurs s'écroule dans l'entrée.

Le reste de l'équipe, en l'occurrence un ado à l'expérience professionnelle extrêmement réduite du nom de Kevin (qui a l'air d'avoir douze ans et réussit à soulever la plupart des trucs les plus lourds sans déranger sa coiffure au gel), et Bomber (un type beaucoup plus vieux, du genre laconique qui sourit tout le temps), se tiennent sur le seuil du séjour, tels deux statues de sel, à contempler George. Statues qui, il faut l'avouer, se mettent en mouvement dès que George finit par sortir de sa douce rêverie.

— OK, allons-y alors. Kevin, va fermer la porte du camion et bouge-toi ! On n'a pas toute la journée. La dame veut son café.

George se dirige vers la porte en murmurant « Light extra-noir banane » lorsque Bomber s'avance.

— Je n'aime pas trop leurs muffins, chef, ils sont trop petits.

— Vraiment, Bomber ? Je te sais gré de me le dire,

mais je n'avais pas l'intention de t'en acheter un, en fait. Alors, monte dans le camion et arrête de geindre.

Je suis Ellen dans l'escalier en m'émerveillant qu'une femme possédant une si petite paire de fesses puisse avoir un tel effet sur les gens. Je sais d'amère expérience que si j'avais essayé d'envoyer George chez Starbucks avec un billet de vingt livres, il m'aurait sans doute envoyée au diable.

Ou bien il aurait disparu pendant plusieurs heures en me facturant les heures sup au lieu de se précipiter frénétiquement dans la rue en psalmodiant son nouveau mantra « Light extra-noir banane ».

Je sais qu'Ellen passe des heures avec Errol, son coach perso, à faire de la gym, sans compter la petite fortune qu'elle dépense dans les massages, les masques, les enveloppements, les balayages, etc., mais je ne peux pas m'empêcher de me dire qu'il est vraiment trop injuste qu'elle ait l'air si naturelle. Et l'air d'avoir dix ans de moins que moi alors qu'en réalité, elle en a deux de plus.

En fait, cela m'ennuie beaucoup et, si elle n'était pas ma meilleure amie, elle serait le genre de fille à qui j'aurais envie de mettre une gifle.

Mais Ellen est celle que j'appelle en priorité en cas de crise, celle qui m'envoie des textos pour me raconter des blagues salaces ou m'annoncer des ragots lorsqu'elle est en studio, parfois même lorsqu'elle est à l'antenne, pendant les sports ou la météo.

C'est elle que j'ai appelée le soir où Nick est rentré après un déplacement de six semaines à Jérusalem pour m'annoncer qu'il y avait décroché un poste de correspondant. Il était censé rentrer pour la Saint-Valentin, mais il avait deux jours de retard et il n'a eu que le temps de me donner les grandes lignes avant

de monter lire des histoires aux garçons et les mettre au lit. C'est à Ellen que j'ai alors envoyé un texto tout en débarrassant la table du dîner.

Elle était là depuis le début de notre histoire : j'ai rencontré Nick en même temps qu'elle, pendant un stage de formation de la BBC.

Tous les jours, devant la caméra, ils arboraient tous deux cet éclat discret mais bien présent que possèdent tous les présentateurs télévisuels.

Une lumière intérieure plus que cet air ébloui, presque stupéfait, que les pauvres mortels comme moi parvenaient à grand-peine à adopter pendant les travaux pratiques. Pour ma part, j'avais même élaboré une sorte de bégaiement énigmatique, et, lors d'une séance particulièrement difficile, j'ai réussi l'exploit de tomber de ma chaise.

En revanche, j'étais bien meilleure pour tout ce qui concernait la production et, à la fin de la formation, j'étais capable de monter les rushes bien mieux que Nick et Ellen. Nous avons donc fini par décrocher les trois meilleurs classements de la formation. Cela me semble vraiment loin, à présent. Comme dans une autre vie.

Donc, ce soir-là, j'étais encore en train de m'agiter dans la cuisine tout en pensant à notre installation à l'étranger pour le nouveau travail de Nick (était-ce Johannesburg ou Jérusalem, deux endroits qui me fichaient une trouille de tous les diables, ou bien Moscou, qui me semblait simplement glacial ?), lorsque Nick est redescendu. J'étais sur le point de lui demander s'il savait où nous allions atterrir lorsque j'ai réalisé qu'il avait encore quelque chose à m'annoncer, un truc à propos duquel il était moins confiant. Je me souviens d'avoir pensé « Je suis sûre que c'est

Moscou » pendant qu'il faisait du café frais et se tapotait les cheveux comme s'il s'apprêtait à passer devant la caméra pour annoncer une nouvelle cruciale, une information qui allait tout changer. Ce qu'il fit.

Parce que la grande nouvelle, c'était qu'il avait une liaison, depuis plus d'un an, avec une Française travaillant aux Nations unies, qui s'appelait Mimi. Une année entière à rentrer à la maison avec son linge sale, exigeant du hachis Parmentier à minuit et affirmant qu'il était épuisé avant de disparaître dans le jardin avec son téléphone portable. Une année entière.

Il avait préparé un grand discours pour dire qu'il espérait que nous resterions courtois au sujet du divorce, que c'était la vie et qu'il était désolé, qu'il n'avait pas eu l'intention que ça se passe ainsi, qu'il était sûr que nous allions trouver un moyen d'entente, que Mimi adorait les enfants et qu'elle était vraiment impatiente de faire la connaissance des garçons.

C'est à ce moment-là que j'ai enfin compris. Jusqu'alors, j'étais simplement abasourdie, comme si j'avais été catapultée dans un univers parallèle où il suffisait qu'il s'arrête de parler et de finir de faire le café pour que tout redevienne normal.

Mais, soudain, j'ai vu mes garçons trimbalés d'un aéroport à l'autre et j'ai réalisé qu'il était sérieux. C'est à ce moment-là que les cris ont commencé à résonner.

En général, je ne suis pas une championne question hurlements, mais, ce soir-là, je me suis surpassée. Il était si calme. On aurait dit qu'il récitait le texte qu'il avait répété devant le miroir de la salle de bains – ce qu'il avait sans doute fait. Un visage de professionnel plein de compassion, comme s'il était seulement en train d'interviewer une femme qui venait de voir

sa maison s'envoler avec toute sa famille. Et, d'une certaine manière, c'était ce qui venait de se passer.

Ce salaud est resté si parfaitement maître de lui, si parfaitement professionnel. Jusqu'à ce que je lui envoie le pichet de lait en pleine figure. Là, j'avoue qu'il a eu une expression formidable : un mélange de rage et de panique avec un zeste d'admiration. D'ailleurs, je pense qu'aucun de nous deux n'aurait cru que j'étais le genre de personne capable de jeter de la vaisselle à la tête des gens. Bon sang ! Ça en valait largement la peine, même si j'ai dû ensuite ramasser tous les morceaux du pichet à quatre pattes sur le sol.

Nick s'est enfin mis en colère en me lançant que j'étais hystérique, ce à quoi j'ai répondu que, s'il pensait que c'était de l'hystérie, il n'avait encore rien vu, et que, s'il pensait qu'il allait pouvoir trimballer mes adorables garçons à travers la moitié de la planète, il devrait bien y réfléchir à deux fois.

Il est parti en hurlant que j'étais totalement irresponsable, et il a claqué la porte d'entrée si fort que l'un des tableaux du couloir est tombé du mur.

J'étais encore en train de ramasser les éclats de verre quand Ellen est arrivée, encore maquillée et avec une bouteille de champagne frais pour fêter le nouveau travail de Nick.

Quand le policier a sonné, nous étions toutes deux assises à la table de la cuisine. Il avait l'air plutôt nerveux – tripotant l'ourlet de son gilet fluorescent – et il ne m'a pas regardée une seule fois. Non, pendant que sa radio continuait à grésiller, il a raconté qu'il y avait eu un accident et que la voiture avait heurté un arbre. Un gros arbre. Je me souviens alors d'avoir pensé que je demandais toujours à Nick de rouler un peu moins vite et qu'il allait peut-être

enfin m'écouter et cesser de foncer toujours sur les chapeaux de roue. Puis la radio a grésillé plus fort, le flic est devenu tout pâle, et Ellen s'est mise à pleurer.

Ensuite, elle a pris les commandes. Pendant les jours qui ont suivi, lorsque tout semblait plongé dans un brouillard, elle est venue avec moi à l'hôpital, dans la salle d'attente réservée aux familles, où les rideaux étaient tirés et où l'infirmière trop jeune n'arrêtait pas de nous demander si nous voulions du thé, et elle s'est occupée de tous les gens qui sont venus avec des fleurs et des cartes, les journalistes et tous les gens du travail.

C'est elle encore qui s'est assise avec les parents de Nick, qui étaient si fiers de lui et qui n'avaient pas l'air de comprendre que leur fils prodige n'était plus là et qu'ils cherchaient un coupable. Elle s'est occupée de tout.

Maman et papa sont revenus d'Italie pour essayer de m'aider, mais ils étaient surtout dans nos jambes, comme d'habitude, avec ma mère qui voulait surtout qu'on s'occupe d'elle, et papa qui cherchait des trucs à bricoler dans toute la maison et perçait des trous partout. Vin, mon frère, est venu lui aussi.

Il s'est occupé des garçons et m'a aidée à supporter maman et papa. Sans lui et sans Ellen, je ne sais pas comment je me serais débrouillée. Non pas que je me sois débrouillée.

On espère toujours qu'en cas de crise, on va être comme ces gens qui restent zen, gentils, généreux, compétents. Pour ma part, j'ai compris qu'en cas de crise, j'étais nulle. Juste silencieuse et incompétente. La seule chose pour laquelle j'étais compétente, c'était dormir. Pendant des heures, c'était comme si j'étais à moitié consciente, un sommeil de plomb qui me laissait encore plus fatiguée au réveil.